

vous mettre dans la bière, on la fermera sur votre linceul. Mais il faut commencer par vous laisser emporter dans mon appartement. Moi, j'écoutais tout cela avec la plus vive curiosité. Le duc souriait d'un air de doute. Et toujours il s'indignait de vivre! Et toujours il voulait mourir! C'est égal, on a beau vouloir mourir, on tient à la vie, même dans les moments de désespoir. Sans madame de Thorshawen, j'en aurais passé avec M. de Paris, mais voyez-vous, elle lui fit boire l'espérance comme on fait boire un cordial. Il se laissa prendre à cette idée d'aller vivre avec elle dans un monde inconnu. Il en avait assez de la vie qu'il avait menée jusque-là. Le jour allait venir quand il se décida à se laisser emporter dans l'appartement de madame de Thorshawen. Oh! pour cette fois, j'ai cru que c'en était fait. Nous le prenions dans nos bras, mais il voulut embrasser sa femme. Ah! quel spectacle! Nous pleurions toutes. Si je n'étais pas si robuste il serait encore là sur ce lit ensanglanté où dormait pour toujours la pauvre femme. Enfin le duc fut emporté par moi bon gré mal gré. Ce fut sur le lit de madame de Thorshawen que

nous l'avons mis; il n'avait plus que le souffle, mais à ce moment-là il voulait vivre. Ce n'était que le commencement. Comment faire si la justice venait pour constater la mort? Et si on amenait ce monstre de M. de Fontanelles pour la confrontation? Et puis, quand il s'agirait de mettre le mari et la femme chacun dans sa bière? Tout cela me paraissait impossible, j'avais peur qu'on nous jetât toutes les trois en prison. Détourner un mort! Après cela, c'était un vivant. Mais s'il allait mourir de l'autre côté! J'en perdais la tête. — Fiez-vous à moi, disait madame de Thorshawen. En effet, c'était une fière femme. Le duc s'était endormi. Elle me recommanda de veiller chez la duchesse pendant que la femme de chambre veillait le duc. Naturellement nous ne devons laisser entrer personne hormis le maître de la maison, qu'elle était sûre de conquérir. L'argent est un grand maître, comme on dit. La voilà qui s'en va chez le médecin, qui lui demande une déclaration sur la mort du duc et de la duchesse. Avec cette déclaration, elle court chez le gouverneur. Le gouverneur appelle le juge. Elle montre la décla-



ration. Sur ses prières, il n'y aura pas de descente de justice, elle prouve que c'est inutile. Elle demande l'autorisation d'enlever les chers morts, elle fait comprendre que, ne pouvant les embaumer, il n'y a pas une heure à perdre. D'ailleurs c'est un spectacle trop douloureux pour une ville de plaisir, il faut qu'on croie que déjà les deux cercueils sont partis. Le gouverneur dit qu'elle a raison, c'est l'opinion de M. Briguiboul, le directeur des jeux, qui vient demander l'autorisation de démentir, dans le journal d'Ems, ce drame épouvantable qui va éloigner les joueurs pendant quarante-huit heures. Le gouverneur trouve tout cela bien naturel, il signe l'autorisation d'enlever à l'heure même le duc et la duchesse de Paris. Si bien que dès que les deux cercueils furent arrivés de Coblenz, ils furent bientôt ouverts et refermés. Le duc disait : « Je veux revoir Geneviève. » Mais, lorsque trompant la surveillance de madame de Thorshawen, il se traîna dans la chambre mortuaire, les deux cercueils étaient déjà dans la voiture.

Violette regardait Sophie Rossler comme si elle rêvait toujours.

— Voyez-vous, madame, tout s'est bien passé. Ce que c'est que la volonté d'une femme! C'était vouloir décrocher la lune. Songez donc! tout le monde voulait y être pour voir ensevelir le duc et la duchesse. Mais halte-là! je déclarai que la famille voulait que les portes fussent fermées. Par exemple, il y avait là deux amis du duc qui n'entendaient pas raison, un monsieur Monjoyeux, surtout, qui me dit qu'il ne permettrait pas à un autre d'ensevelir son ami Octave. Comment faire? Je savais qu'il devait le conduire jusqu'à son château avec le prince Bleu, un homme bien connu à Ems, car il y revient tous les ans. Dans ces moments-là on a du génie. Je dis à monsieur Monjoyeux que nous allions avec mon amie laver les blessures des morts, après quoi nous l'appellerions. Je le vois toujours se promenant devant l'hôtel avec impatience. Pas un moment à perdre. Nous couchons la duchesse dans son cercueil. Pauvre femme! elle souriait. Un ange! Il m'a semblé que c'était quelqu'un du ciel que j'embrassais. Quelle blancheur triste! Je ne comprends pas qu'on aime l'ivoire : c'est la vraie



couleur de la mort. Enfin le dernier voile fut mis sur cette belle figure. Pour ce qui est de l'autre cercueil, ce fut bientôt fait : trois oreillers, trois paires de draps. Nous avons imité la forme d'un corps pour tromper celui qui venait souder le plomb. Du reste, cet homme ne regardait pas de si près. Vite ! vite ! vite ! lui dis-je, vous serez bien payé. Il me fit une drôle de réponse, en me disant qu'il ne pouvait pas aller plus vite que les violons. Cela dura une grande demi-heure. J'étais sur les épines. J'avais toujours peur que ce M. Monjoyeux, qui voulait serrer la main de son ami, ne découvrit le secret. Enfin ! quand il remonta, le cercueil était cloué. Il se contenta de baiser le velours et de poser la main dessus, comme s'il sentait le cœur de son ami. Un brave homme, ce M. Monjoyeux ! Le prince Bleu pleurait comme un enfant. Quelques minutes après, tout le monde était parti. J'allai jusqu'à la gare, où je fus très étonnée de voir trois ou quatre péronnelles embrasser ces messieurs avec des larmes, comme si elles avaient le droit de pleurer. « Si tu savais comme j'aimais Octave, » dit l'une d'elles, sur-

nommée Fleur de Pêche. Je vous demande un peu si ce n'est pas un scandale !

La charcutière se tut.

— Eh bien ? demanda Bérangère comme pour l'interroger encore.

— Mais je n'en sais pas davantage.

— Comment, vous n'en savez pas davantage ?

— J'ai tout raconté.

— Vous n'avez raconté que le commencement. Et la fin ?

— La fin ce n'est pas mon affaire. Pendant quatre jours et quatre nuits, nous avons veillé M. de Parisis. Il voulait toujours mourir, il regrettait de n'avoir pas été du funèbre voyage avec Geneviève. Il lui semblait que tout son cœur était parti pour Parisis. Nous le cachions bien. Madame de Thorshawen dit à l'hôtelier que son frère était arrivé la nuit bien malade. Elle avait dîné la veille à table d'hôte, elle avertit que désormais elle dînerait dans sa chambre. Elle soignait le duc comme une vraie sœur. Quoiqu'il reprît quelques forces je ne pouvais croire qu'il en reviendrait, il avait perdu beaucoup de sang, il respirait à grand-



peine, parce que la balle avait effleuré le poumon. Madame de Thorshawen avait voulu appeler le médecin, mais le duc jura qu'il arracherait son appareil si le médecin entraît. Selon lui il n'y avait rien à faire, le médecin ne le ferait pas vivre et ne l'empêcherait pas de mourir. Il disait sans cesse : « Si je croyais qu'on me crût vivant, je m'achèverais tout de suite. » Et ce n'était pas pour rire qu'il disait cela. La septième nuit, par le train de onze heures du soir, madame de Thorshawen partit avec lui et sa femme de chambre. Il fallut pour ainsi dire le porter dans la voiture. Je les ai accompagnés jusqu'à Coblentz, et madame de Thorshawen a été si généreuse que j'ai pu devenir ce que je suis.

Sophie Rossler dit ces dernières paroles avec un brave accent d'orgueil.

— Vous avez eu des nouvelles ? demanda Violette avec anxiété.

— Deux fois. Après quelques jours passés à Coblentz, on se hasarda jusqu'à Cologne. Mais à Cologne il fallut s'arrêter tout à fait. Six semaines après, la femme de chambre m'écrivit que M. de Parisis, — elle disait dans

sa lettre, le frère de madame de Thorshawen — était au plus mal. On l'avait administré, le poumon était atteint, les médecins déclaraient qu'il ne pouvait survivre et qu'il n'était soutenu que par la fièvre. Ils étaient descendus à l'hôtel du Rhin. Quand je suis allée à Cologne au bout de quelques mois, je voulus avoir des nouvelles. Je croyais qu'on allait m'apprendre que le duc était mort. Il n'est pas mort, me dit-on, mais il n'en vaut pas mieux pour cela. Madame de Thorshawen était, dit-on, partie pour l'emmener dans le Midi, ce qui veut dire la mort. A Ems, chaque fois qu'on dit : « Il faut que ce malade-là parte pour Nice, pour Cannes, ou pour Pise, » c'est que son jeu est joué.

Violette ne pouvait pas parler. Elle regardait la charcutière comme si cette femme eût sur ses lèvres sa vie ou sa mort.

— Et voilà tout ce que vous savez ? demanda Bérangère.

— Pas un mot de plus. Je sais seulement que madame de Thorshawen, à qui j'ai écrit à Cologne que je me mariais, m'avait écrit qu'elle m'enverrait un cadeau pour mon premier enfant. Il y a six mois que je suis ac-



couchée et rien n'est venu du Nord ni du Midi. Voilà pourquoi je me crois dégagée de ma parole.

— Je vous remercie d'avoir parlé, dit Violette.

— D'ailleurs, pourquoi n'aurais-je pas parlé, puisque vous êtes de sa famille ?

Violette se demandait qu'elle était cette comtesse de Thorshawen. Elle ne savait pas que c'était le nom de la Femme de Neige dont elle avait vu le portrait à l'hôtel du *Plaisir-Mesdames*.

— C'est bien étonnant, dit-elle, que le duc n'ait pas donné de ses nouvelles, s'il est vivant !

— Voyez-vous, Madame, c'est qu'il est mort.

— Mais, mort ou vivant, je veux savoir où il est !

Violette semblait se demander ce qu'elle allait faire.

— Puisque Monjoyeux est encore en Italie, dit Bérangère, il faut lui écrire d'aller à Pise et de revenir par Cannes.

— Oui, dit Violette en se levant avec une fébrile agitation, je vais envoyer une dépêche à Monjoyeux.

Et se tournant vers la charcutière.

— Je vous remercie, madame, de tout ce que vous avez fait pour mon cousin.

Elle prit dans son porte-monnaie cinq pièces de cent francs.

— Tenez, en attendant que madame de Thorshawen s'occupe de votre petite fille, achetez-lui des rubans.

— C'est étrange, dit tout bas Bérangère à Violette, cette femme parle avec abondance de cœur, mais on dirait aussi qu'elle conte un roman.

— Oh non ! dit Violette, qui voulait croire à la résurrection de Parisi, c'est la vérité qui parle.

Elle aurait bien voulu questionner Monjoyeux et le prince Bleu, qui tous les deux avaient vu Octave et Genevière dans leur lit de sang ; mais ils étaient bien loin : Monjoyeux courait l'Italie et le prince Bleu (le comte de R.) était exilé dans une ambassade orientale avec le titre de premier secrétaire.